

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du  
JOURNAL.  
Rue du 25 Mai, n. 67.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

L'ABONNEMENT  
5 francs par mois

La PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau de la PATRIOTE ou on reçoit les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Vendredi 8—Combat de Bassano, Italie, par Bonaparte (1796).

**MONTVIDEO.**

Le bruit répandu hier contre la légion ne peut venir que de gens qui ont fait ce qu'ils ont pu pour empêcher son armement et qui sont intéressés à la fin de son existence.

Nous estimons trop M. l'amiral de Clerval pour penser que ce bruit vient de lui, nous n'en accuserons pas même M. Pichon, mais nous en accuserons ses agens et ses partisans qui, pour lui plaire ou pour servir leur cause, ont recours à d'aussi tristes moyens.

Le bruit qui a couru hier est dénué de trop de probabilité, et les gens qui l'ont répandu l'ont fait avec si peu d'esprit qu'il est impossible qu'il influât sur nos braves légionnaires.

Ces mensonges ne servent donc à rien, sinon qu'à faire mépriser davantage ceux qui à tant de titres ont perdu notre estime et notre respect.

Le cabinet français, quoiqu'étant resté neutre jusqu'à présent dans la question de ce pays, n'aura pas le mauvais esprit de demander notre désarmement. D'ailleurs, d'après M. Pichon, nous sommes dénationalisés, et il n'est pas si facile qu'on le pense, de faire quitter les armes à 3,000 français qui s'en servent si bien.

Aux éloges donnés par M. le général Paz, au 1<sup>er</sup> et au 2<sup>e</sup> bataillon de la légion française, pour leur conduite à la Aguada lundi et mar-

FEUILLETON.

VASILIKI DE LUSIGNAN,

ou

LA DERNIERE MELUSINE.

SIXIEME SCENE.

La lettre confidentielle de madame Catherine.

(Suite.)

Et près de lui, toujours attentive à son sommeil, toujours aspirant le peu d'air qui sortait de sa bouche, versant sur cet être bien aimé sa vie, sa jeunesse en veilles inquiètes, en soins assidus, une femme qu'aux reflets incertains de la lampe on eût prise pour une de ces vignettes délicates, aux formes pures et vaporisées, qu'aime à dessiner les artistes anglais.

Elle ne dormait plus depuis long-temps. elle avait pleuré bien des heures sans savoir quand Dieu donnait le jour, quand il faisait la nuit. Ses yeux étaient rouges de fatigues

di, nous venons ajouter ceux qu'à si bien mérités le bataillon de chasseurs basques dans la guerre d'hier au même endroit.

Attaqués à l'improviste par un nombre supérieur d'ennemis qui avaient trois ou quatre pièces de canon, les chasseurs basques ne sont pas contents de conserver leurs positions, mais, après une lutte opiniâtre, ils ont fait fuir l'ennemi dans toute les directions. Nous n'avions point d'artillerie sur ce point.

Les chasseurs basques ont reçu de M. le colonel Thiebaut, présent à cette guerre, et de M. le colonel Labandera qui commandait la ligne gauche, les plus honorables félicitations sur leur courage dans cette affaire.

Nous n'avons à déplorer la perte d'aucun de nos braves, deux seulement ont été légèrement blessés.

L'ennemi se rappellera, sans doute, qu'il ne s'est jamais frotté impunément à la légion française.

Au commencement de cette guerre environ quatre vingt Italiens de las escuchas et plusieurs officiers du même corps se sont portés à la défense de nos braves. Trois de nos dignes frères d'armes et leur commandant M. Tomaso Rino, ont été blessés. Cet officier a reçu une balle qui lui a traversé les deux yeux. On espère que cette blessure ne sera pas dangereuse.

On lit dans le Nacional.

Extrait d'une lettre de Buenos-Ayres, du 28 août.

Il y a 5 jours qu'arrivèrent quelques navires du Paraguay, ils nous assurent que les Madariagas ont plus de six mille hommes, et que toute la province est dans le meilleur enthousiasme.

On a eu aujourd'hui que en mai dernier, il y a eu dans

et de larmes; sa figure pâle, sa taille brisée. On eût dit qu'au premier souffle de l'air cette existence, fragile comme un rêve, allait allonger en se penchant sa molle enveloppe blanche et se dissiper.

Une de ses mains serrait la main du malade parcourus les haillons de sa couche; l'autre reposait abandonnée sur ses genoux, la paume renversée, les doigts recourbés en l'air; immobile, elle se taisait.

La femme se nommait Vasiliki de Lusignan, et le malade Omsan, le vainqueur du redoutable Bussy.

Non loin de là s'agitait, se pressait quelquefois dans l'ombre, où il était assis, le dernier des Lusignan, ce vieillard au front de glace, au cœur de feu. Son ombre crochue se promenait sur les murailles humides, se perdait dans le noir du fond, ou venait exposer aux rayons de la lampe sa tête osseuse et ses cheveux de neige. Dans ces lieux d'angoisses, il ressemblait au fantôme de l'antique fatalité.

Puis il retombait dans sa lourde méditation.

Souvent un pas rapide retentissait dans les profondeurs

cette ville (Buenos-Ayres) des vèpres siciliennes secrètes. Les exécuteurs furent 80 lieutenants alcaldes et serenos; dans une fosse près du fort, ils ont tués différents étrangers à minuit, et ceux qu'ils n'achevèrent pas de tuer ils les enlevèrent et les mirent en prison.

On assure que les Indiens ont fait une incursion sur le Salto y Arrecifes au nombre de 2,000 dont 500 chrétiens bien armés. Ils ont enlevé environ 70,000 têtes de chevaux et bétail à la vue et patience du courageux et prudent Rosas, qui ne s'est pas décidé à leur rien dire.

Ici on a fait peindre les chars funèbres de pur rouge et ceux qui les conduisent sont vêtus de la même couleur.

Les matorqueros sont très contents de l'arrivée en France du voleur Despey; parce qu'ils disent qu'il a beaucoup travaillé d'accord avec Dupotet et Mackau en faveur de Rosas. Pour cette intrigue Rosas lui a promis de lui faire donner mille lieues de terrain que réclame aux Missions son fils politique, Bazin qui est ici secrétaire privé de Rosas dans sa correspondance avec Mackau et Dupotet, il épia les étrangers et est le délateur de ce qu'ils font et disent.

NOUVELLES D'ESPAGNE.

Nous avons dans notre correspondant, le Journal de Comercio, en date du 29 juillet dernier:

L'insurrection qui avait éclaté avec tant de force, lorsque j'écrivis ma dernière lettre en date du 8 de courant, a continué avec plus de force et d'énergie que jamais ces jours derniers, et a fini par s'étendre jusqu'aux provinces de Valence, Murcie, Grenade et de l'Andalousie; cette fois, vu les circonstances, presque toutes les troupes et leurs chefs se sont joints au mouvement.

Il serait inutile de rendre un compte minutieux des faits qui ont suivis toutes ces circonstances, il suffit de savoir qu'à l'exception de la ville de l'Erida au pouvoir de Soreau, l'unique point dans tout le littoral de la Méditerranée qui penne encore pour Espartero est le fort de Montjuich, quoique l'on ait à Barcelone chassé un telon à l'arrivée du commandeur que la junte de cette capitale avait envoyé pour prendre possession de ce fort, le fait est que quand le général Cortues qui commandait en Catalogne eut embrassé la cause de l'insurrection, il envoya afin de donner à la nouvelle junte une preuve incontestable de

du souterrain. Hercule se penchait pour l'écarter et quittait immédiatement le cachet. Puis bravaient le murmure d'une conversation animée. De ces entrevues secrètes, le vieillard revenait toujours plus soucieux et plus préoccupé.

Le vingt-cinq février dans l'après-midi il recevait une de ces visites mystérieuses. Debout devant lui se tenait un homme de taille moyenne, soigneusement enveloppé d'un manteau, le chapeau rabattu sur les yeux. Il semblait que les deux interlocuteurs craignissent la lumière incertaine qui tombait de la voûte et s'éclairait par terre en rosace dans le rond-point des carreaux. Ils s'étaient abrités dans l'ombre, près de la muraille, Hercule portait la lumière en écharpe, messire Louis de Saint-Gelais absolument perdu dans l'obscurité.

—Comte de Lusignan, disait ce dernier, ce matin la réponse définitive de la cour est arrivée.

—Le vieillard tressaillit. Sa moustache blanche se dressa sur ses lèvres, ses yeux se reflétaient dans ses sourcils. Il se rapprocha de l'heros, lui appuya la main sur

en sincérité, l'ordre au gouverneur du fort de Monjuich de le remettre au colonel Pujol qui avait été désigné par la justice pour le remplacer.

Le gouverneur refusa d'obéir, mais une partie de la garnison s'éleva contre lui, il déclara qu'il se soumettait à la volonté de la troupe et que le nouveau gouverneur pouvait prendre possession du fort le jour suivant. Ceci arriva le 13 pendant la nuit, ce fut alors qu'il se chanta un Te Deum et qu'il se tira des salves en l'honneur d'un fait d'un aussi grande importance; mais ce que voulait le gouverneur c'était gagner du temps. Il mit donc à profit le peu d'heures dont il pouvait disposer pour se mettre en communication avec l'escadre anglaise, le conseil de cette nation fut au fort promettant aux soldats de l'argent, monts et merveilles s'ils restaient fidèles; de manière que lorsque le colonel Pujol se présenta le jour suivant les choses avaient changé de face et la promesse des vœux ne fut point accomplie. De là provient la contradiction des journaux sur cette affaire.

La seule personne qui, dès le commencement de l'insurrection, se révolta et sortit l'épée du fourreau fut le brave Zurbano. Persuadé que sa présence, et la terreur de son nom, suffiraient pour le rétablissement de l'ordre, il entra à Barcelone dans les premiers jours du mouvement et alla se promener à la Rambla. Bientôt le peuple commença à former des groupes et crier à sa barbe; Menro Zurbano! Menro Espartaco! une semblable honte méritait un prompt châtiement; Zurbano monta à cheval et ordonna de faire fousur la foule; l'infanterie ne voulut pas obéir, trois coups de fusils tirés par la cavalerie blessèrent trois hommes. Cette désobéissance qui était un symptôme de choses beaucoup plus graves obligea l'homme qui avait tiré à se sauver en s'empoignant à la crinière de son cheval laissant sur la place tout son bagage sur lequel se vengea le peuple en le jetant à la mer sans vouloir tirer parti de rien.

(La suite au prochain numéro.)

FRANCE.

CHAMBRE DES DEPUTES.

PRÉSIDENCE DE M. SAUVET.—Séance du 15 mai.

Suite.

—Vous voulez un acte de bonne foi, vous voulez l'équité, vous ne voulez pas être accusés d'injustice et de partialité, et que venez-vous proposer? Vous venez proposer à une fabrique qui lutte dans de telles conditions contre le sucre étranger; vous venez lui proposer une surcharge de 20 francs par année!

Qu'arrivera-t-il? Le sucre étranger débordera le sucre indigène. Le sucre indigène sera tué et par les perfectionnements du sucre colonial et par la concurrence du sucre étranger. Si vous voulez entrer dans un pareil système, nechez apprécier les conséquences!

Plusieurs voix.—On élèvera les surtaxes.

—L'épaulé et d'une voix émue:

—Eh bien, demande-t-il, le château sera-t-il sauvé?

—Il sera détruit.

—Malédiction! fit le comte en se frappant le front de ses poings fermés. Il laissa retomber ses bras. Un souffle convulsif s'échappa de ses lèvres.

—Oh! pauvres vieilles tours, reprit-il après un instant de silence, il fallait bien qu'on vous ruinât puisque la gloire de vos maîtres s'est déclinée; il fallait ce dernier affront à l'écu des Lusignan, gravé sur l'égive de votre porte, aujourd'hui que les rois de la terre, les puissances républicaines ont arraché les armoiries pièce à pièce, que le Turc à massacré nos fils et traîné nos filles par les cheveux dans l'ignominie du sérail. Saint-Gelais, tu le vois, entre nous tout est fini. Quand on renverse le manoir que reste-t-il à faire aux châtellains? à se rouler sous ses débris comme dans un lincol et à mourir.

—Vous ne dormirez pas long-temps en paix sous la pierre de Lusignan, messire. Le roi l'a donné au sieur de Chémervault, son favori, pour en bâtir à deux lieues d'ici sa jolie maison de Marigny.

—A Chémervault, dit le vieillard? je ne connais point

M. BARRIÈRE.—On élèvera les surtaxes! Je vous fais une question: êtes-vous convaincus qu'avec le système que propose la commission, plus de 300 fabriques seront obligées de cesser, 50 ou 60 essaieront peut-être de se soutenir, continueront peut-être de travailler et voudront lutter avec la production coloniale. On a parlé de la ruine du sucre indigène; eh bien! on veut faire de nouvelles ruines. Il y a encore 300 fabriques qui vont tomber et se traîner avec elles tous ceux qui y sont attachés soit par leur travail, soit par leurs capitaux: c'est la misère et la ruine de 300 fabriques qu'on vous demande.

Il n'y a pas dans cette chambre un homme d'un esprit assez étroit pour se plaindre de cette attribution de 40 millions à une industrie ainsi menacée, à des fabriques qui vont couvrir de ruines et de désertes, si vous ne les secourez pas, des pays actifs, des populations intelligentes et laborieuses! (Sensation prolongée.)

L'amendement qu'on vous propose serait une violation du contrat; il serait, je ne crains pas de le dire, immensément immoral. A côté de cet amendement, voilà une loi qui dit: J'exproprie, mais j'indemnie. Je me conforme à la loi constitutionnelle, au principe de tous les temps et de tous les pays. Choisissez entre ces deux manières de procéder. La coexistence des deux sucres est une impossibilité; je dis plus, elle est une injustice.

Il n'y a que deux systèmes possibles: interdire la fabrication du sucre indigène avec indemnité préalable, ou bien établir entre la production française, métropolitaine et coloniale une égalité complète de droits, proclamer la rupture du pacte colonial et la liberté du commerce pour les colonies. (Vive et longue agitation.) Voilà les seuls systèmes possibles, vrais, justes. Hors de là, il n'y a que gêne, incertitude provisoire et appauvrissement. (Adhésion sur un grand nombre de bancs.)

Mais, messieurs, à côté de la question d'équité, de la question de droit, de la question de principes, on a parlé d'un intérêt important, celui du consommateur. (Marques très vives d'attention.)

Dans toutes les questions qui touchent aux intérêts du trésor, de l'agriculture, de l'industrie, il y a un grand intérêt, celui du consommateur; on en a beaucoup parlé; M. Talbot disait tout à l'heure que le but du projet était évidemment la hausse, et qu'ainsi on oubliait l'intérêt du consommateur.

Un mot sur ce sujet. La loi étant nulle, et la fabrication indigène étant interdite, le sucre étranger pourra entrer en France, en cas d'insuffisance du sucre colonial. Aujourd'hui si les sucres étrangers entrent en France sans changement à la surtaxe, il est évident que la hausse serait renfermée dans la limite, étroite de 9 fr. de maximum. Je suppose que cette distance se maintienne. Eh bien! la hausse sera de 9 fr. par 100 kil.; elle sera de 4 centimes 1/2 par livre. Voilà, dans l'hypothèse la plus large, le péril le plus grand que vous puissiez courir. Voilà la hausse qui doit arrêter la consommation en France.

J'ajoute immédiatement qu'il ne faut pas adresser ce reproche au projet du gouvernement seul. Tous les systè-

mes ont cet homme.

—Hum, c'est un financier, un homme sans nom. Mais le roi l'aime, parce qu'il lui a apporté en Pologne la première nouvelle de son avènement, et surtout parce que notre seigneur et maître vide souvent son épargne, et que Chémervault peut y verser cent mille écus.

Hercule cherchait des mots dont l'énergie pût contenter sa rage.

—Quand le colosse est tombé, ils mettent ses chairs au crochet, les bouchers de la cour pimpans et musqués, et ils en jettent un quartier au premier manant qui montre une pièce d'or dans sa main. O mes aïeux, laissez le vieillard en frappant la terre du pied, réveillez-vous sous la terre froide de vos tombes; écoutez le roulier qui va se couvrir les lambeaux de votre gloire sur sa poitrine sans courage; balayez du souffle cette vermine, qui souillera bientôt la pourpre de vos manteaux de rois. —Saint-Gelais, exécutera-t-on bientôt la sentence?

—Demain.

—Adieu donc. Demain sera un grand jour dans notre histoire. Un Lusignan doit s'y préparer.

De sa main osseuse et froide il serrait les doigts parfu-

mes auront pour résultat de mettre une disproportion entre les deux sucres, et conséquemment de déterminer une hausse; suivant l'amendement de MM. Passy, Muret de (Bord) et autres (rire général), la première année, il n'y aura qu'une hausse de 2 cent. 1/2; c'est donc dans cette différence entre 2 c. 1/2 et 5 c. par livre a peu près qu'on voit le fardeau énorme qui va peser sur le consommateur. (Murmures prolongés)

Je vais dire un mot du système de M. Garnier-Pagès.

Le point de vue le meilleur de l'amendement de M. Garnier-Pagès, c'est qu'il ne donne pas de prime à la fraude; mais M. Garnier-Pagès ne veut pas que l'indemnité sur la fabrication indigène soit payée par les droits acquittés par les sucres étrangers, et voici comment M. Garnier-Pagès raisonne pour nous refuser ce résultat.

Après l'interdiction, il y aura hausse sur les sucres, et alors, c'est l'argent des contribuables qui viendra remplir la lacune. Mais moi je lui réponds: Si vous ne voulez pas que les consommateurs paient l'indemnité aux fabricans, vous voulez donc que les contributions paient l'indemnité aux colonies. (Interruption.)

Messieurs, ce qu'il y a de vrai au fond de cette question, c'est que l'abaissement qui existe actuellement n'est pas naturel; que tout progressif qu'il est, c'est quelque chose de forcé, de contraint, qui ne résulte pas de l'état naturel des choses, de l'état normal, comme on dit aujourd'hui, mais qui résulte de quelque chose de factice. En effet, si c'est le sucre indigène qui gêne le sucre colonial, lorsque vous le surchargez, le sucre colonial devrait hausser; eh bien, il n'en est pas ainsi, la baisse continue; il y a donc là quelque chose qui n'est pas naturel.

La suite au prochain numéro.

VARIÉTÉS.

LES VOLONTAIRES REPUBLICAINS.

(Suite.)

En peu d'instants, le registre municipal fut couvert de noms, et il n'en manquait plus que quelques-uns pour compléter à huit cents volontaires le bataillon demandé au district, quand un vieillard, qui avait gravi les degrés de l'estrade accompagné de huit montagnards, tous remarquables par leur haute stature, s'avança vers la table, et d'une main ferme écrivit sur le registre huit fois le même nom accompagné de prénoms différents; puis s'adressant aux magistrats du peuple: Citoyens, dit-il, le ciel m'a donné huit enfants, tous forts et vigoureux, brûlant tous de combattre les ennemis de la république; je les offre à mon pays; il me reste une fille, celle-là soignera ma vieillesse et saura lui suffire. Ces paroles si nobles et si simples, dites d'une voix qui soixante années avaient laissé pleine et sonore, cette belle figure de vieillard toute rayonnante d'enthousiasme, excitèrent de longs applaudissements. Le montagnard ne sembla pas comprendre qu'ils lui fussent adressés; il embrassa ses enfants et leur dit: je vous at-

més du courtisan. Ce dernier l'attira vers lui.

—Ecoutez, comte Hercule, dit-il, j'ai remède au mal.

—Toi?

—Oui. A ses ordres avoués. Mme Catherine en joint quelquefois de secrets pour contrebalancer l'effet des autres. Et j'ai reçu, ce matin, par le courrier même de M. de Montpensier, une lettre confidentielle ainsi conçue:

« Soit autorisé notre ami et féal sujet, messire Louis de Saint-Gelais, seigneur de Lansac, à faire surseoir à la démolition de notre capitainerie de Lusignan, s'il le juge convenable, et ce nonobstant toute décision contraire manée précédemment de nous ou de notre conseil.

—HENRY.

—Ne me trompes tu pas, mon Dieu, s'écria le comte saisissant le papier, en l'exposant au jour qui tombait de la voûte, en le parcourant avidement du regard, tandis qu'il le perchait à droite, à gauche entre ses mains tremblantes. Oui, oui, poursuivit-il, je reconnais la signature du roi, le sceau du cabinet. Oh! mais c'est notre espérance, le bonheur, la vie de nous tous, Louis que tu es en ton pouvoir,

(La suite au prochain numéro.)

rends au village quand le dernier ennemi de la France sera vaincu; dès aujourd'hui, vous appartenez à la république, servez-la en braves et hardis soldats. Il prit ensuite le bras de sa fille et quitta la ville en traversant la foule qui s'ouvrit respectueusement devant lui, le saluant du geste et de la voix.

Le lendemain de ce jour, le bataillon du district de St-Flour se mit en marche pour la Tronchière, après avoir reçu des mains du maire de St-Flour un drapeau sur lequel était écrit d'un côté ces mots: *District de St-Flour*, et de l'autre ceux-ci: *Le peuple français debout contre la tyrannie*; ainsi que l'avait ordonné la Convention. Amalgamé avec un bataillon de volontaires de la Drôme et un bataillon d'infanterie de ligne, le bataillon de St-Flour forma la 4e demi-brigade d'infanterie légère et fit partie de l'armée qui occupait les Alpes. Ces jeunes gens, inhabiles au métier des armes, officiers et soldats, furent placés là à une dure école; en présence d'un ennemi qui les harcelait sans cesse, couchés dans la neige, sans autre nourriture que les châtaignes qu'ils trouvaient dans le pays, à peine vêtus, à peine armés, ils eurent à souffrir cruellement; mais leur courage ne fléchit pas; quelques uns périrent de faim, de froid, de misère, mais pas un seul ne déserta; et quand Bonaparte prit le commandement de l'armée d'Italie, la 4e demi-brigade comptait encore dans ses rangs tous les enfants de l'Auvergne que la nature et l'ennemi n'avaient pas frappés. Plus heureux que bien de leurs compatriotes, les huit frères dont nous avons parlé étaient encore tous présents sous leur drapeau, et tous soldats, à l'exception du plus jeune, qui, blessé à la mémorable affaire du 2 frimaire, était devenu officier dans la compagnie même de grenadiers où servaient tous ses autres frères. Avec Bonaparte, la 4e demi-brigade prit une large part à tous les glorieux travaux de ces quatre campagnes qui se succédèrent si admirables et si miraculeuses. Son nom est inscrit parmi les plus braves, dans les bulletins du grand capitaine; aussi nous ne rapporterons pas l'interminable série de combats et de victoires auxquelles elle assista; mais ce que ces bulletins ne disent pas et ce qui importe à notre récit, c'est cet épisode de la bataille de Rivoli.

Chargée de l'attaque d'un village, la 4e demi-brigade l'avait emporté et l'occupait par le bataillon de St-Flour, quand par une irruption soudaine l'ennemi vint le reprendre. Ecrasés par le feu de l'artillerie, étonnés de cette attaque impétueuse, les Auvergnats se retiraient précipitamment et en désordre, lorsque le jeune lieutenant du 2 frimaire cria: *au village*, fait vu le lieu, appelant ses frères par leur nom; ceux-ci accoururent à cette voix bien connue et se rangèrent à ses côtés; la compagnie d'abord, puis le bataillon se reformant, et le village est repris après un combat acharné, au moment même où de puissants renforts arrivaient pour assurer aux Français la possession de ce point important. Le soir même, un aide-de-camp du général en chef vint demander au livonac de la 4e demi-brigade l'officier qui avait crié *au village*, et ramena le deuxième bataillon à la charge.

Il fut présenté à Bonaparte, et reçut de sa main les épaulettes de chef de bataillon. Maintenant, lui dit ce dernier, donne-moi, citoyen commandant, les noms des premiers soldats qui ont répondu à ton appel. Le commandant donna le nom de ses sept frères, et ses sept frères reçurent chacun un fusil d'honneur.

Quand vint la campagne d'Egypte, les rangs du deuxième bataillon de la 4e demi-brigade s'étaient bien éclaircis. Les neiges des Alpes, les maladies, les balles ennemies reçues dans tant de combats, avaient réduit à moins de cinq cents les huit cents v'ont-ils de septembre 1793. "Tu m'amèneras à Toulon la demi-brigade, citoyen," écrivit Bonaparte au chef de la 4e; je te connais, toi et tes soldats; j'ai besoin de vous; nous avons encore de la gloire à acquérir ensemble; et la 4e demi-brigade s'embarqua à Toulon, et un mois après elle foulait la plage égyptienne. Vingt huit mille Français allaient faire en Egypte une diversion puissante à la guerre continentale et chercher le chemin des comptoirs anglais à travers la Perse et l'Inde; idée sublime qu'il n'était pas donné à la France de réaliser, malgré le génie audacieux du général qui commandait cette aventureuse expédition, idée qu'elle réalisera un jour, quand elle aura un gouvernement national décidé à ne pas abandonner à l'Angleterre la suprématie des mers et le commerce du monde entier.

L'armée d'Egypte, malgré bien des contre temps et des mécomptes, prit la route de la Syrie et fit sa première étape pour le grand voyage que méditait son chef aux rives de l'Indus, mais un obstacle imprévu l'arrêta dès l'abord; et sa fortune vint se heurter et échouer aux murs de St-Jean d'Acrc, faute de quelques pièces de canon. C'est ce qui fit s'écouler en occident le torrent qui allait s'épancher sur l'orient; car l'empire français a sa première origine sous les murs de St-Jean d'Acrc.

Ainsi qu'on le sait, plusieurs assauts infructueux furent donnés à cette place, assauts qui coûtèrent la vie à bien des Français. La veille du jour où devait se donner celui dont la malheureuse issue décida la retraite de notre armée, le 2e bataillon de la 4e demi-brigade rentra au camp, de retour d'une excursion qu'il avait faite à plusieurs lieues de la place en reconnaissance. Toutes les dispositions étaient arrêtées pour l'assaut du lendemain; c'étaient les compagnies de grenadiers de chaque bataillon qui devaient y être employées; le chef de ce 2e bataillon apprend que sa compagnie de grenadiers ne fait pas partie du détachement commandé; il réclame au chef d'état-major, à Bonaparte lui-même, et il obtient ce qu'il demandait, et de plus, le commandement de la colonne d'attaque. Le poste réclamé était périlleux, car, par son numéro, la compagnie de grenadiers de la 4e demi-brigade était tête de colonne.

L'assaut eut lieu. Un instant on vit un chef de bataillon, le chapeau au bout de son épée, criant *vive la République!* et occupant le sommet de la brèche avec quelques grenadiers, pendant que le reste de la colonne essayait en vain de leur venir en aide, abîmée qu'elle était sous une grêle de projectiles; mais bientôt le chef de bataillon et les grenadiers disparurent; et le soir, à l'appel de la compagnie de grenadiers de la 4e légère, six hommes seulement répondirent présents; les autres étaient sur le rempart et dans les fossés de St-Jean d'Acrc, percés de coups, inanimés, au nombre de 70!

Peu de temps après ce funeste événement, Bonaparte, de retour en France, écrivait au citoyen Lamenas, du village d'Andelat près de St-Flour: "Ton fils Pierre, chef de bataillon à la 4e demi-brigade, et ses sept frères, ont trouvé une mort glorieuse au dernier assaut de St-Jean d'Acrc; celui qui a été leur général et qui sait tout ce qu'ils valent vient te féliciter d'avoir donné à la république d'aussi braves soldats, et offrir des consolations à la vieillesse sur le malheur qui l'a si cruellement frappée!"

Sous le consulat, le vieux Lasenas, reçut le brevet d'une pension de douze cents francs; mais il n'en jouit pas long-temps; lorsque le premier consul devint empereur, Lasenas renvoya son brevet au ministre de l'intérieur; et il mourut quatre ans après, sans avoir reçu un centime de celui qu'il accusait encore, à son lit de mort d'avoir détruit la liberté pour laquelle ses fils s'étaient sacrifiés.

M. . . . officier d'artillerie.

NOUVELLES DU SOIR.

On lit dans le Constitutionnel de ce soir. Nous avons appris par les nouvelles apportées par Mme Bernardina de Rivera, arrivée récemment du quartier général, que l'état brillant de notre armée en campagne, est complètement satisfaisant.

L'armée est sur le meilleur pied de discipline possible, animée du plus grand enthousiasme et sûre de la victoire.

Les lettres que nous avons vu de ses chefs datées de Santa-Lucia, (la petite) donne une idée satisfaisante de sa position et de l'uniformité qu'elle a pris depuis que toutes les troupes ont été vêtues.

Dans une de ces dernières lettres à laquelle nous en référons, en parlant de l'incorporation d'Urquiza à Oribe, on dit: "Ce succès se regarde comme un bien pour nous autres; par conséquent Urquiza reste cloué ainsi dans le

"même borbier dans lequel Oribe se trouve  
"il y a plusieurs mois, de manière qu'inévitablement, se sont rassemblées toutes les forces  
"de Rosas sur un seul point, nous laissant le  
"champ libre. Ce qui importait beaucoup aux  
"événements de Corrientes et à nos opérations  
"puisque ainsi nous restons débarrassés de  
"toute autre attention que celle qu'a maintenant  
"l'armée confédérée embourbée qui,  
"augmentant son nombre de bouches, verra  
"ses secours devenir plus rares chaque jour.  
"Les forces d'Urquiza n'atteignent pas  
"à deux mille hommes et souffrent beaucoup  
"de la desertion."

L'on dit, en se rapportant à une lettre de la campagne, que D. Marcelo Barreto, s'est passé avec la force qu'il avait sous ses ordres dans le département du Cerro Largo, dans les rangs de l'armée nationale, se présentant au colonel Camacho.

PASSEPORTS EXPÉDIÉS.

EXTERIEUR.  
Du 5 septembre.

D. Juan Bautista Arispe,	Buenos-Ayres
Ramon Villalba,	Espagne
Arnaldo Gastetusari,	Maldonado
Jose Muñios,	Rio Grande
Miguel Vilela,	id.
Andrés Nieva,	id.
Pedro Espul,	id.
Juan Uñcialdegui,	id.
Salome Blelocher,	Rio-Janeiro
Elvira de Munilla,	Buenos-Ayres
Du 6.	
D. Rodolpo Carlsen,	Buenos-Ayres
Samuel Phibbs,	id.
Martin Lachor,	id.
Juan Antonio Pereira,	Rio-Grande
Arlando Bordagaray,	Buenos-Ayres
Pedro Duart,	id.
Pedro Duard,	id.
Carolina Duvall,	id.

MOUVEMENT DU PORT.

En partance.

Golette brésilienne Conception Felix, pour Rio Grandé.  
Brick espagnol Chronoa, pour Santander.  
Polacre espagnole Rosario, pour Cadix.  
Barque anglaise Ann Best, pour Valparaiso.  
Barque française Printemps, pour le Havre.  
Brick sarde Corebo, pour Maldonado.  
La Eufracia et la Rosa, pour Buenos-Ayres.

AVIS AU PUBLIC.

MM. les maîtres d'armes de l'escadre française invitent leurs confrères à se présenter vendredi 6 du courant à la salle de M. Baptiste Carbonel rue de St-Martin n° 181.  
Les amateurs qui désireront y passer un moment pourront y entrer depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi.

GRAND ASSAUT D'ARMES, DE POINTE, DE CONTRE-POINTE ET DE BATON.

Dimanche prochain, 10 du courant, des maîtres des équipages de l'escadre française, se proposent de donner un assaut dans la salle de jeu de paume du Sr. Martin Casanova, calle del Rincon n° 212.

L'assaut commencera à midi.

Le prix des places est fixé comme il suit:

Galerie..... 12 vintaines.

Dans la salle..... 18 id.

Tous les maîtres et amateurs sont priés de leur faire l'honneur d'y assister.



## AVIS DIVERS

Livres à vendre récemment reçus de Paris et qui se trouvent de reste dans l'institution de M. Fabbe Paul, rue de 25 mai n° 342. Télémaque français Espagnol, et Espagnol français reliés très riches; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol, et espagnol français par Teboada. Histoire de Napoléon avec portraits, plans de bataille etc par Norvins. Physique avec planches par Biot. Géodésie ou traité de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'Arpentage, le nivellement, la Géographie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris.

## AVIS

Au public et aux personnes qui ont des relations avec M. Francisco Marie, qu'il a transféré son établissement de meubles de la rue du Cerrito, cuadro de San Francisco, 4 celle de Solis, 85, près celle du 25 de mai, une adresse plus bas que la maison du gouvernement. On trouvera dans son établissement un grand assortiment de meubles chers et modernes.

## POUR SAINTE-CATHERINE.

Partira pour ladite destination le mercredi 6 de septembre prochain, le trois mats barque française le Creisqueira. Les personnes qui désireraient y prendre passage sont priées de vouloir bien s'adresser aux consignataires Lehir frères, rue de Solis, n. 28, jusqu'à dix heures du matin, ou au capitaine Gravorcau à son bord.

## AVIS.

Les intéressés dans les affaires du défunt Pierre Tilhet sont invités à se réunir dans le domicile de M. Adolphe Huguet, magasin de comestibles, cuadro de Lion d'or, le lundi 11 du présent mois à midi précis, pour prendre connaissance des opérations des syndics, et prendre une résolution à ce sujet. Les intéressés sont invités à ne pas manquer de se présenter au jour et heure dit.

Montevideo 4 septembre 1843.

Les syndics.

## AVIS AU PUBLIC.

En réponse à l'avertissement de Madame Saturnina Navarro de Lira, inséré dans le No. 4110 du Nacional, M. Joseph Reynaud répond:

- 1.° Qu'il ne refuse pas de payer le loyer de l'imprimerie Orientale; mais qu'il est en contestation avec la dite dame pour la quotité de ce loyer.
- 2.° Qu'une fois cette contestation terminée, et le chiffre du loyer fixé, la commission de los profugos à arrêté le paiement de ce loyer.
- 3.° Que l'imprimerie de cette dame est libre depuis le 30 juin: il était convenu avec elle que M. Reynaud quitterait l'imprimerie Orientale le 1.er juillet 1843: le 30 juin, l'imprimerie était libre, et le propriétaire de la maison était averti depuis le 15 que M. Reynaud la quittait. Avis en fut donné à la dite propriétaire. La preuve en sera faite au besoin.

EN CHARGE POUR BUENOS AYRES  
LE NAVIRE NEUF PARANA.

Partira fin du mois.

S'adresser à AMAYE et MICHAUD.

## A VENDRE.

Un magasin et boiserie pouvant servir à tout état. On donnera des facilités pour le paiement. S'adresser maison Perrin à M. Coutrau.

## AVIS.

Tous les tailleurs de la Légion Française sont invités à se présenter à l'état-major, pour former un atelier, où devront se confectionner les habillements: ils jouiront de l'exemption du service et de la double ration, les femmes des légionnaires pourront participer au bénéfice de la double ration: en prenant part au travail.

## AVIS.

Hier, à sept heures du matin, a disparu un jeune nègre, âgé de 13 ans, de nation Portugaise, de taille moyenne, vêtu d'une robe foncée, et portant un grand chapeau. La personne qui donnera des renseignements certains ou qui le fera ramener chez ses patrons, rue de LOS TREINTA Y TRES, n. 15, sera bien récompensée.

## DEPARTEMENT DE POLICE.

## AVIS.

La nouvelle numération de la rue Camacua est terminée, et les habitants de cette rue sont prévenus qu'à dater d'aujourd'hui court le délai fixé pour effacer les anciens numéros.

## PHARMACIE DE LENOBLE.

## CALLE DEL SARANDI, A COTE DU MARCHE.

On trouvera les médicaments suivants.

- 1.° Sirop pectoral pour le rhume;
- 2.° Essence de Salsaparille;
- 3.° Capsules gélatineuses de Copahu.

## AVIS AU PUBLIC.

Les personnes qui désirent apprendre la danse, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbannel.

## A AFFRETER.

Pour n'importe quel port de Franco.

Le navire français, neuf, "Parana", capitaine Leconte. S'adresser chez Amoye et Michaud, maison Lavalleya.

## AVIS.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos Ayres, n. 232 et 234.

La lithographie de monsieur Gielis a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison, en attendant que lui monsieur Gielis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servis avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

## A LOUER.

Une chambre pour homme seul, dans une maison occupée par une famille décente, et située au centre de la ville, dans la rue principale, avec ou sans meubles. On donnera tous les renseignements au bureau du Patriote Français.

## AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandí autrefois San Carlos, 90.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles s'efforceront de mériter de plus en plus.

## AVIS.

Il y a de très belles sang-sues, nouvellement arrivées de France, dans la barberie en face de la Police.

## AVIS.

Le portrait de S. E. M. le général Paz, publié par la lithographie de l'Etat, est en vente à la librairie d'Hernandez et à ladite lithographie.

## AVISO.

Se deson encontrar una casa con dos o tres piezas y cocina para dos personas, las que las tuviesen y gustasen alquilarlas, ocurriran á la calle de 25 de mayo núm. 67.

## AVIS.

On désirerait trouver à louer une maison avec deux ou trois pièces et cuisine pour deux personnes, celles qui aurait en disposition le logement comme on le désire peuvent donner renseignements rue du 25 de mai, n. 67.

## AVIS.

Madame Chastelet, ayant transporté son magasin de la rue de los Castellanos, à la rue del Rincon, n. 143, a l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera, comme par le passé, à confectionner tous les objets de mode, et remettre à neuf les marabouts. L'on trouvera en outre chez elle un assortiment complet de parfumeries, de mercerie et de lingerie.

## AVIS.

Les personnes qui devront pour compter billets ou à quelque titre que ce soit, au sieur Pierre Boulicot boulanger, sont prévenues, qu'ils en payent le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

## AVIS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunie dans une feuille la marseillaise, le Chant du Départ, le Veillons au salut de l'Empire et la Parisienne.

Le Gérant, Jh. REYNAUD.

Impimeria Constitucional, Rue de las Cámaras No. 24.